

Stefan Treugutt

Postface

Literary Studies in Poland 19, 133-136

1988

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Stefan Treugutt

Postface

La méfiance, l'aversion, l'hostilité même à l'égard des étrangers et de ce qui est étranger caractérise les sociétés humaines tout à fait comme leur intérêt, leur admiration pour ce qui vient d'autres pays, tout comme leur volonté d'imitation. Dans l'un et l'autre cas, nous avons affaire à une attitude active. Et dans l'un et l'autre cas, la collectivité procède à une autodéfinition par le biais, précisément, de diverses manifestations de sa réaction face à des gens différents de nous, à des choses et à des causes différentes des nôtres. Cette réaction est mécanique, naïve, elle peut naître des principes d'un programme conscient. L'histoire de chaque nation nous fournit plus qu'à suffisance des exemples de toutes sortes, allant des manifestations primitives de chauvinisme jusqu'aux alliances subtiles et réfléchies, conclues par choix. Malheur, toutefois, à la collectivité qui perd cette relation active vis-à-vis de ses voisins. Car cela signifie qu'elle s'est complètement coupée du reste du monde ou encore qu'elle est devenue si profondément indifférente à ses affaires propres que la différence entre le «soi» et l'«autre» a cessé de peser. Dans ces deux cas, ce sont des symptômes d'un crise grave, l'annonce d'une inanition, d'une mort historique. Dans l'histoire de notre nation, il n'a pu être question d'un véritable isolement à l'égard de l'étranger. Il suffit de regarder la carte de l'Europe, peu importe qu'elle soit du XI^e ou du XX^e siècle. Quant à parler d'indifférence à ce qui nous est propre, à la menace d'une perte de tradition, à la menace d'une dissolution au sein d'éléments étrangers. Dans cette mesure, l'histoire de notre nation a connu des virages brusques, elle révèle des complications, toute une dramatique de malheurs et de succès. La rapport aux étrangers, à l'étranger est – et cela,

pas seulement chez nous, mais particulièrement chez nous! – un facteur intime, interne de la formation, du développement et du maintien de la conscience collective.

L'histoire sociale en est un exemple frappant: ce n'est pas une attitude en tant que telle, ce n'est pas une formule toute prête tirée d'un programme qui compte dans le jeu réel des forces, mais le type d'imbroglio de phénomènes dans lequel telle formule ait été utilisée produisant tel ou tel résultat. «Les moustaches et le kontusz*» pouvaient être l'étandard du camp des réformes face à la «perruque» cosmopolite, mais le «frac» moderne et les chaussures à talon plat étaient, eux aussi, avec raison, opposés aux «bouchons de paille dans les souliers», à la province arriérée, à l'analphabétisme politique et intellectuel. Qui, plus que l'historien, est conscient du vide sémantique des affirmations générales qui décrètent des jugements catégoriques commençant par «jamais» ou par «toujours»? L'historien pose la question autrement: quand? dans l'intérêt de qui? dans quelle situation? contre qui?... Et qui, plus que l'historien de la littérature, sera plus prudent dans sa définition de la frontière entre ce qui est propre et ce qui est emprunté de l'étranger, entre l'original et l'imitation, entre le national et l'universel, entre ce qui n'est important que pour nous et ce qui l'est aussi pour nous? Celui qui fait fi, à tout jamais, de toutes les manifestations d'un particularisme national étroit, de la pression de l'opinion, de la domination exercée par des réflexes collectifs peu conscients sur la conscience libre de l'individu, qu'il n'aborde pas l'histoire des insurrections, qu'il ne perde pas son temps sur l'histoire de la Varsovie d'après janvier 1863 ou sur celle de la Confédération de Bar, ou sur le cours de la guerre contre les Suédois, à l'époque du «déluge», car il n'y comprendra pas grand chose. Mais de façon analogue, si l'on définit un ensemble durable de traits indigènes, nationaux et qu'on ajuste ensuite l'histoire réelle à une telle fiction, on se fourvoie lamentablement à coup sûr. Grands ont été, dans notre histoire, ceux qui ont défendu l'état de propriété, grands ont été ceux qui ont défoncé les portes qui ouvraient sur le monde. Ce n'est pas l'acte en soi qui est important, mais la conscience

* Manteau polonais à larges manches fendues

de ce dont on se défend, mais la conscience de ce pourquoi on ouvre la porte. Par ce pont-levis baissé, par cette porte grande ouverte, une ambassade amie peut pénétrer, mais aussi une délégation d'ennemis, après la capitulation.

Il y a eu, dans l'histoire de notre nation, des actes et des gestes – et aussi des paroles – qui étaient drigés contre ceux de l'étranger, il y a eu des actes d'imitation servile; mais il y eut aussi une conscience d'un accord solidaire, visant des buts communs, dépassant largement les intérêts d'une seule nation. Nous avons sous la main des formules toutes prêtes pour définir les différences qui séparent le pôle d'une xénophobie machinale du pôle de la sagesse rationnelle, d'une attitude ouverte à tout ce qui est précieux en ce monde, à ce qui peut servir. Des couples de définitions tels que patriotisme/chauvinisme, cosmopolitisme/internationalisme, particularisme/universalisme, mode/inspiration, imitation/originalité et d'autres mettent de l'ordre dans la matière embrouillée de l'histoire ancienne, de l'histoire nouvelle, de l'histoire toute nouvelle même, de celle qui vient juste de se produire. Mais quelle mise en ordre bien imparfaite! Des formules pauvres, ternes, face à la polysémie de la vie sociale, face à la surprenante unité d'un processus aux facteurs constituants si opposés, si incompatibles! Et pis encore: ces formules, par le fait même qu'elles peuvent être appliquées, mènent bien souvent à une univocité simplifiée. Elles ressemblent à une enquête arrangée avec ruse, que le sociologue a dirigée de telle sorte que les réponses ne viennent pas troubler sa conception à lui. L'étude des processus réels de l'assimilation de ce qui est étranger par un organisme collectif de la vie nationale n'est pas une simple appréciation des pertes et profits, elle ne rappelle en rien la comptabilité. Elle relève plutôt d'une sorte de socio-diagnostic: c'est une appréciation de la santé et de la maladie, mais une appréciation dans laquelle on examine autant la présence d'un corps étranger dans l'organisme que la capacité de cet organisme à absorber une nourriture extérieure, que son besoin d'une telle nourriture, que son besoin même d'une fièvre prophylactique destinée à éviter une maladie future. C'est un diagnostic dans lequel il convient parfois de réfléchir aux avantages des greffes rejetées et aussi, parfois, au caractère nuisible d'une absence de contamination. Mais il convient aussi de méditer sur la mobilité de cette frontière

qui sépare le «soi» de l'«autre»: cette frontière se déplace dans les deux sens, elle nous ordonne de nommer en notre langue les domaines lointains, bien éloignés des nôtres.

La tradition d'une nation n'est-elle pas, en fin de compte, la somme des apports étrangers assimilés avec succès au cours de l'Histoire? Car s'ils n'ont pas réussi à être assimilés, c'est qu'il n'y a pas non plus de tradition, c'est que la nation n'est plus attestée sur la carte du monde d'aujourd'hui.

Trad. par *Elisabeth Destrée-Van Wilder*